

SCÈNE IV.

Forêt aux environs du Cuzco.

MONOLOGUE D'OLLANTAÏ.

Ollantay.

Way Ollantay! way Ollantay!  
 520 Haynatahu horhusunki  
 ILipi llajtaj kajñykiman,  
 Kay hika yanashaykiman?  
 Ay! Kusi-hoyllur, warmillay,  
 Kunanmi hinkarñiyki.  
 525 Nan ñoha pisipañiyki;  
 Ay, ñustallay! Ay, urpillay!  
 Ay, husho! Ay, sumañ llajta!

OLLANTAÏ.

Ollantaï, malheureux Ollantaï!  
 Comment toi, le maître de tant de  
 pays, te laisses-tu humilier par ce-  
 lui que tu as si longtemps servi?  
 Oh! mon Étoile de bonheur,  
 Je viens de te perdre pour toujours.  
 Le vide se fait dans mon âme;  
 O ma princesse, ma colombe!  
 O Cuzco, la belle ville!

519-554. Ce monologue d'Ollantaï, un des plus beaux morceaux du drame, a déjà été donné par moi dans mon *Alphabet phonétique de la langue quechua*. Malheureusement, il n'est pas exempt de fautes typographiques, ayant été imprimé à Nancy, sans que j'aie pu suffisamment en corriger les épreuves. Mon texte y diffère en plusieurs endroits de celui de Tschudi et de celui de Markham. (Voir l'Appendice final.) Soit que ce morceau ait été composé par le poète quechua, en octosyllabes libres, chose inusitée dans la poésie espagnole, soit qu'originellement composé avec des rimes régulières, comme les autres grands morceaux de la pièce, il ait subi des altérations dès la première fois qu'il a été écrit en caractères latins, nous y trouvons encore une preuve manifeste de l'ancienneté du drame. Aucun poète moderne ne l'aurait écrit tel qu'il nous a été transmis.

525. Le mot *pisipañiyki*, dérivé du verbe *pisipay*, regretter l'absence de quel-  
 qu'un (en anglais, *to miss*) a été traduit par Tschudi *zu gering*, trop petit, trop infé-  
 rieur. Cet auteur a confondu *pisipay* avec *pisiyay*, qui vient de *piSI*, peu, et veut  
 dire amoindrir. Ce verbe, selon la valeur des désinences, dont il faut toujours tenir  
 compte, signifierait dans le passage, *je t'amoindris*, au lieu de *je te regrette*. Le mot  
*pisipañiyki*, qui a encore la désinence *ñiy*, donne beaucoup plus d'énergie à la  
 phrase, et signifie : « Je souffre du vide que me cause ton absence. » La version de  
 Tschudi : « Je suis tenu comme trop petit pour toi, » n'est admissible en aucun cas.

Kunanmanta bayamanha  
 Awhan kasaj, kasaj awka  
 530 Kay bashuykita qarajta,  
 LLikrroska, sonhuykita  
 Kunturkunaman konaypañ.  
 Kay awka, ñay inkaykita  
 Huñu-huñu warankata  
 535 Antikunata llullaspa,  
 Suyuykunata tojllaspa,  
 Pusamusaj pullkanhata.  
 Sajsaywamanpin rikunki  
 Rimayta puyutahina.  
 540 Kaypin sayarinha nina,  
 Yawarpin ñaypi puñunki,  
 Kakiypin kanha Inkayki,  
 Kaypañan paypas rikunha  
 Pisiwanhus Yunhaykuna.  
 545 Puñukajtın ñay kunkayki  
 « Manapunin hoykimanhu, »  
 Niwanrañ, ñay ususinta!  
 Rasharinhan ñay siminta  
 « Manan hanpaka kanmanhu, »  
 550 Nispa, utikuy piñaska,  
 Konkur sayaspa mañajty;  
 Inkan, paypas, noha kajty;  
 Tukuymi ñayka yañaska!  
 Kunanha kayllana kañun!

Dorénavant, je serai ton impla-  
 cable ennemi,  
 Je t'ouvrirai le sein pour t'arra-  
 cher le cœur  
 Et le jeter aux vautours.  
 Il verra, ton roi cruel,  
 Mes Antis, par milliers, séduits,  
 rassemblés et armés par moi, et  
 par moi aussi guidés vers le  
 Sacsaihouaman, le menacer de là,  
 comme une nuée de malédic-  
 tions.  
 Quand le feu rougira le ciel, et que  
 tu dormiras sur ta couche ensan-  
 glantée, ton roi périra avec toi, et  
 une fois terrassé, il verra si mes  
 Yuncas sont peu nombreux.  
 Quand je l'étranglerai, nous ver-  
 rons si sa bouche inanimée me  
 dira encore : « Tu n'es pas digne  
 de ma fille ! jamais tu ne la pos-  
 séderas ! »  
 Je n'irai plus devant sa face hau-  
 taine la lui demander à genoux ;  
 Car alors c'est moi qui serai le  
 roi, et ma volonté fera loi !  
 Mais, à cette heure, prudence !

[Dialogue premier et Chanson d'un inconnu.]

OLLANTAÏ ET PIED-LÉGER.

<p>Ollantay.</p> <p>555 Piki-Ĥaki, puriy riy Kusi-Ĥoyllurñinman niy Kunan tuta suyawañun.</p> <p>Piki-Ĥaki.</p> <p>Naba rini, hisi rini Kusi-Ĥoyllurpa wasinta ; 560 Tarini tukuyta hinta ; Tukuytañan tapurini. Manan misillapas kanñu.</p>	<p>OLLANTAÏ.</p> <p>Pied-Léger, cours, va dire à ma chère Stella, qu'elle m'attende ce soir.</p> <p>PIED-LÉGER.</p> <p>Je suis allé chez elle il y a un mo- ment à la tombée de la nuit ; La maison était déserte, et per- sonne n'a pu me dire pourquoi. Il n'y a pas un chat.</p>
--	---

562. Nous ne croyons pas comme Tschudi que le mot *MISI* soit d'origine espagnole, quoique dans cette langue le mot *miz* s'emploie en caressant les chats. Dans les montagnes du Cuzco, il existe une espèce de chat qu'on désigne en quechua par les locutions *OSQOLLU MISI*, *chat sauvage*, ou *puna MISI*, *chat de la montagne*, ce qui a été traduit littéralement *chat montagnard (gato montés)* par les Espagnols. Cet animal est une sorte de puma dégénéré, et qui, plus petit et moins féroce, était probablement apprivoisé par les Indiens. Nous en avons la preuve dans le drame même d'Ollantai, où nous trouvons (Scène xv) Stella renfermée dans son caveau avec un puma qui évidemment ne pouvait être un lion, mais pouvait être un de ces *misi* dont il est question ici. Si dans la scène précitée, il est appelé puma, c'est parce que c'était un nom général par lequel on désignait tous les animaux ravisseurs : les renards sont eux-mêmes souvent appelés pumas. Le nom de chat de la montagne, que les Indiens donnaient à certains de ces animaux, prouve qu'il y en avait aussi de domestiques, et ceux-ci ont sans doute disparu à l'époque de la conquête, parce qu'ils ont cédé la place et même leur nom, aux chats importés de Castille. Encore aujourd'hui, quand les Indiens de la montagne, qui ne savent pas un mot d'espagnol, font une battue pour détruire ces animaux, ils emploient indifféremment pour les désigner les noms *puma* ou *misi*. San Thomas, dans son *Lexicon*, les appelle *oscollo (oskollu)* ce qui n'est qu'un simple adjectif qui peut s'appliquer à tous les habitants de la montagne, hommes ou animaux. Holguin, dans la partie quechua-espagnole de son vocabulaire, dit : *mici*, *micitu gato*, et dans la partie espagnole-quechua : *gato*, *mici micitu*. Il n'est pas croyable qu'étant lui-même de race espagnole, il ait mis un hispanisme dans son vocabulaire. En outre, le mot *miz*, employé en Castille pour caresser les chats, est un idiomisme qui n'est nullement connu au Cuzco, même des gens parlant espagnol.

<p>Tukuy punkun wasqarhusha 563 bis Hatun-punkullan kiñasha ; Manañan pipas tiyanñu.</p> <p>Ollantay.</p> <p>565 Warmankunari ?...</p> <p>Piki-Ĥaki.</p> <p>Hukuñapas ayñipushan Mana miquyta tarispa, Tukullañan sayarispa Manñaytaña takikuskan</p> <p>Ollantay.</p> <p>570 Yayanñari pusakapun Hatun wasinman pakarñu</p>	<p>Toutes les portes sont attachées, excepté la porte principale ; il n'y a même pas de gardien.</p> <p>OLLANTAÏ.</p> <p>Et les serviteurs ?...</p> <p>PIED-LÉGER.</p> <p>Les souris même ne trouvant rien à ronger, ont abandonné la maison, et la chouette fait entendre sur le toit son chant sinistre.</p> <p>OLLANTAÏ.</p> <p>Peut-être son père l'a-t-il enlevée pour la cacher au fond de son palais.</p>
--	--

563. *Wasqarhusha* (qui est le participe passé du verbe *wasqarñu*, *se trouver attaché*, vient de *wasqa*, nom d'une corde faite généralement avec la laine du lama, et qui se prend aussi dans le sens de *fronde*. Les anciens Péruviens n'avaient pas de serrures à la manière européenne, et l'unique moyen dont ils se servaient, et dont leurs descendants se servent encore aujourd'hui pour fermer les portes, était de les attacher avec ces *huascas* (comme on les appelle en espagnolisant le mot) que l'on passait par deux trous pratiqués à la même hauteur, l'un dans la porte, ordinairement de cuir, et l'autre dans le mur. Dans la première édition de Tschudi, ce mot se trouve dans la note, mais la leçon du texte est défectueuse. Car le verbe *wisqarñu* veut dire renfermer une chose ou une personne dans un endroit. Dans le même drame d'Ollantai, vers 1190, ce dernier mot est employé dans ce sens. *Wasqarñu* en anglais, serait *to lock, to fasten*, et *wisqarñu*, *to shut up, to close in*. Dans la dernière édition de Tschudi, ce mot est dénaturé (*wisqakusha* au lieu de *wisqarhusha*) par un suffixe qui voudrait dire qu'une chose s'est enfermée elle-même dans un endroit, ce qui n'a pas de sens.

563 bis. Ce vers, qui ne se lit dans aucun des autres textes, se trouve dans le mien. Son authenticité résulte manifestement de ce que, tout-à-fait correct quant au sens, il est indispensable pour compléter le quatrain. Nous avons déjà fait observer que dans la poésie quechua, on est moins sévère pour la consonnance des rimes que dans la poésie espagnole. Ainsi, dans le 2<sup>me</sup> et le 3<sup>me</sup> vers, on fait rimer *u* avec *a*, deux voyelles qui se ressemblent beaucoup, comme nous l'avons expliqué dans la partie phonétique de notre *Etude préliminaire*.

565. *Warma* veut dire *jeune homme* ou *jeune fille*, et aussi *serviteur* ou *servante*; car, en quechua, le genre grammatical n'existe pas. Tschudi l'a traduit par femme (*Frau*), comme si le quechua eût porté *warminkunari*, et cette méprise est d'autant plus inexcusable que lui-même dans son vocabulaire (*Kechua-Sprache*) distingue *Huarma* de *Huarmi*.

<p>Piki-Ĥaki. Ĥapas payta warkurkun Mamantinmi pay ĥinkapun  Ollantay. Manañu pi ñohamanta 575 Tapurikun kaynamanta ?  Piki-Ĥaki. Waranĥa runallan ĥanta Masĥasunki ĥampĥantin</p>	<p>PIED-LÉGER. Peut-être l'a-t-il pendue ! Sa mère naturellement a disparu aussi.  OLLANTAĪ. Quelqu'un m'avait-il demandé avant que tu ne vinsses ici ?  PIED-LÉGER. Près de mille hommes sont venus te chercher, armés de leurs misé- rables massues.</p>
--	--

573. Ce vers a été traduit trop librement par Barranca et aussi par Tschudi. L'explication de ce dernier, quant à la valeur de la particule verbale *pun* (*puy* à l'inf.), comme impliquant l'idée de violence, est tout-à-fait inexacte, et elle est démentie par l'emploi qui est fait de cette particule dans maint autre passage de notre drame. Voir entre autres les vers 1238, 1539 et 1542, où cette particule n'est autre chose qu'une marque de tendresse envers la personne dont on parle ou à laquelle on s'adresse. Plus généralement, ce suffixe ajoute au verbe l'idée d'une action qu'il était naturel d'attendre dans une circonstance donnée : ainsi, au vers 1759, le roi aurait pu dire simplement *hamuy*, *viens*, *kutimuy*, *retourne*; mais en disant *hampuy*, *kutimpuy*, il montre qu'en attirant Stella sur son cœur, il ne faisait que céder à l'impulsion naturelle et presque au devoir qu'il avait de secourir sa sœur. Pareillement, Pied-Léger, dans le passage qui nous occupe, aurait pu dire simplement *ĥinkan*; mais en disant *ĥinkapun* (3<sup>e</sup> pers. sing. du prés. de l'ind. de *ĥinkapuy*), il exprime l'idée que la disparition de la reine-mère était très-naturelle; car on devait s'attendre à ce qu'elle suivît sa fille. La variante de Tschudi *mamantinri* au lieu de *mamantinmi*, avec *sa mère*, est absolument injustifiable; car la désinence *ri* qui renferme l'idée de contradiction ou de doute, est ici tout-à-fait déplacée. Il n'est pas étonnant que ces nuances échappent à Tschudi, qui n'est pas du pays transandin; mais ce qui nous surprend, c'est qu'il ait fait subir de semblables altérations au texte d'un bout à l'autre du drame.

576-577. Dans la 1<sup>re</sup> Éd. de Tschudi, la leçon de ces deux vers était correcte, sauf une faute de copie ou de typographie, consistant en une *n* retournée dans le mot *ĥampi*, (*massue*), qui se trouvait par là transformé en *ĥaupi* (*milieu*). L'obscurité résultant de ce changement, a donné lieu à Tschudi de se livrer à sa fureur de remanier son premier texte. Il nous est difficile d'admettre que le manuscrit bolivien, aussi ancien que le dit Tschudi, et originaire d'un pays où le quechua se parle encore très-bien aujourd'hui, ait pu contenir de telles absurdités. Mais il nous est plus difficile encore de douter de la véracité de Tschudi, et dès lors nous déclarons une fois pour toutes qu'à nos yeux, ce manuscrit n'est probablement que l'ouvrage d'un Espagnol tout-à-fait novice en fait de quechua, et qu'il est par conséquent sans aucune valeur. La désinence *ña* qui sert à former les diminutifs en quechua, est aussi une marque de mépris, tout-à-fait comme en italien. Exemple : le mot *ragazzaccia* équivaut exactement à *Wañmaña* (*ña* se prononce comme *cia* en italien) qui ne veut pas dire qu'une fille est petite,

<p>Ollantay. Tukuy suyu hatarĥinun Tukuytan taĥtanĥa makĥy. 580 Kay mahanan makĥy ĥakĥy, Tukuyĥammi ĥampĥy ĥun.  Piki-Ĥaki. Ñohapas ĥay runataĥa Ĥaytaymanmi qarataĥa.  Ollantay. Pi runata ?  Piki-Ĥaki. 585 Ĥay Orĥu-Waranĥatan ñimi Payllan ĥanmanta tapukun  Ollantay. Inkas ĥĥa masĥaĥiwan Ñispan piñakuskarĥani.</p>	<p>OLLANTAĪ. Si tous se soulèvent contre moi, mon bras les abattra tous. Rien ne peut résister à cette main quirase tout avec ce terrible <i>ĥampi</i>  PIED-LÉGER. Moi aussi, je lui aurais donné un coup de pied, s'il n'avait pas été armé  OLLANTAĪ. A qui donc ?  PIED-LÉGER. Au Chef-Montagnard, à celui qui le premier est venu chez toi.  OLLANTAĪ. Peut-être le roi l'avait-il envoyé ! Voilà ce qui rallume ma colère.</p>
--	--

mais qu'elle est méprisable. En appelant les massues *ĥanpiña*, Pied-Léger indique le mépris qu'il avait pour les armes des ennemis de son maître. Bref, *ĥampĥantin*, veut dire : avec leurs tristes ou misérables massues; car la particule finale *ntin* indique la possession. La réponse d'OllantaĪ, prouve bien que les gens armés dont parlait Pied-Léger étaient des adversaires, et non des amis qui venaient l'entourer.

583. Le mot *kanajtaĥa* (*canactaca*) est une variante de Tschudi, qui n'a pas de sens, et qui, pour former comme il le suppose le participe présent du verbe *kanay*, *brûler*, devrait être *kanaspa*. *Kanaj*, veut dire *celui qui brûle*, et *kanajtaĥa*, à *celui qui brûle*, idée complètement hors de propos en cet endroit. La vraie leçon est la nôtre *Qarataĥa*, qui vient de *qaray*, *peler*, *dépouiller*.

587-588. Voici le mot-à-mot de ces deux vers :

Inkas	ĥĥa	masĥaĥiwan
Le roi	peut-être	me fait chercher
Ñispan		piñakuskarĥani
En disant cela		j'étais enragé.

Le mot *piñakuskarĥani* est la 1<sup>re</sup> pers. sing. du plus-que-parf. du verbe *piñakuskay*, *être enragé*. Nous ne comprenons pas comment Tschudi a pu dans sa traduction le mettre à la 3<sup>e</sup> personne : « disant *qu'il est furieux*. » La variante *ñispa*, disant, au lieu de *ñispan*, disant cela, de sa 1<sup>re</sup> Éd. fait disparaître l'idée relative que nous avons exprimée par le pronom cela : car cette *n* finale que Tschudi a effacée dans beaucoup d'endroits du texte, équivaut précisément dans ce cas au pronom relatif *cela*. Au reste, tout ce dialogue dans la traduction de Tschudi n'est guère conséquent avec lui-même : Pied-Léger qui, aux vers 582-583, voudrait fouler aux pieds le Chef-Montagnard, en parle dans les vers 589-590 comme d'un homme aimable et qui lui est cher.

Piki-Ĥaki.  
Orku-Waranĥa, manan inkafu :  
590 Runallan ĥayri millakuy.

Ollantay.  
Ĥinkarinĥan ĥushomanta  
Kay sonĥuyĥi watupakun,  
Kay tuku ĥaytan willakun  
(Kunĥan ripusun kaymanta).

Piki-Ĥaki.  
Ĥoyllurtari sakisunĥu ?  
Ollantay.  
595 Imanasajtaj ĥinkajtin?  
Ay, ĥorllurllay ! Ay, urpillay !

Piki-Ĥaki.  
Ĥay harawita uyariy,  
Riĥa takikun.  
Harawi.  
Urpĥi uywashaytan ĥinkafĥikuni  
600 Ĥuh ĥimlliyllapi.  
Paĥta rikuway tapukuyĥuni  
Kay kitillapi.

599-638. Malgré le titre qu'on lui donne dans le texte, cette chanson ne participe pas du caractère du vrai *yaravi*, et appartient à cette poésie qui, en quechua, s'appelle *waynu*, (*huaino*) et consiste à dépeindre la nature ou la beauté, soit physique, soit morale, des personnes. On pourrait l'appeler une ode descriptive. La musique n'en est ni plaintive et mélancolique, comme celle du *yaravi*, ni gaie et dansante comme celle des *cashuas*, mais elle constitue un genre à part. Le *huaino* du texte renferme dix strophes de quatre vers rimant, le 1<sup>er</sup> avec le 3<sup>e</sup>, tous deux de 10 syllabes, et le 2<sup>e</sup> avec le 4<sup>e</sup>, tous deux de cinq syllabes. Etant composée presque entièrement de métaphores, cette chanson a été très-mal rendue par les autres traducteurs. C'est pour cela, et afin de donner une idée plus exacte des tournures quechuas, que nous présentons ici le mot-à-mot de plusieurs passages.

PIED-LÉGER.  
Non pas le roi, le Chef-Montagnard est venu de lui-même ; c'est un homme ignoble.

OLLANTAĬ.  
Mon cœur me dit qu'il a disparu du Cuzco, et cette chouette m'en donne l'avis.  
Partons sur le champ.

PIED-LÉGER.  
Mais abandonnerons-nous Stella ?  
OLLANTAĬ.  
Que puis-je faire ? Elle est disparue ! O Stella ! O mon amour !

PIED-LÉGER.  
Ecoute ce *yaravi* que l'on chante près d'ici.

*Yaravi*.  
En un clin d'œil j'ai perdu ma colombe bien aimée.  
Si tu veux la voir, cherche-la aux alentours.

Millay munaymi, sumaj uyanpi :  
Ĥoyllur sutinmi.  
605 Paĥta pantaway ĥuhpa ĥayllanpi  
Rikuy sutinmi.

Killawan kuska Inti matinpi,  
Nanaĥ qaphĥuyĥi,  
Kuskan illanku, ĥuhpa sutinpi,  
610 Anĥa kusĥipi.

Quoique infidèle, son visage est charmant : elle s'appelle Étoile.  
Il est impossible de la confondre avec les autres à cause de son éclat.

La lune et le soleil rivalisent entre eux pour briller sur son front, étincelant d'un nouvel éclat, pleins d'allégresse.

603-606 Traduisons d'abord ce passage avant de le commenter :

Millay	munaymi,	sumaj	uyanpi
Laide	en amour,	belle	de visage,
	Ĥoyllur	sutinmi	
	Étoile	est son nom.	
Paĥta	pantaway	ĥuhpa	ĥayllanpi,
Pour ne pas	la méconnaître	une autre	en approchant,
	Rikuy	sutinmi !	
	Vois	son éclat.	

Millay a deux sens, *innombrable* et *horrible* ou *laid*. En quechua, la locution *laid en amour* veut dire *infidèle* ou *ingrat*. *Suti*, *clarté*, *éclat*, a été confondu par Tschudi avec *SUTI*, *nom*, à cause de l'orthographe ancienne qui était vicieuse. Dans mon texte, le premier mot est écrit avec un double *tt* et le second avec un simple *t*, ce qui est correct. Holguin dans son vocabulaire, nous donne seulement *sutti-suttilla*, qui est un dérivé adverbial de *sutti*, mais ce mot lui-même ne s'y trouve pas, quoique d'un usage très-commun. L'adverbe *suti-sutilla*, signifie *clairement*, *évidemment*, *manifestement*, et sa formation est conforme à l'explication que nous avons donnée dans la note sur le vers 56. Les traducteurs, par suite de la confusion qu'ils ont faite de ces deux mots, ont obscurci plusieurs passages du drame.

607-610. Voici le mot à mot :

Killawan	kuska	Inti	matinpi,
Avec la lune	joint	le soleil	sur son front,
	Nanaĥ	qaphĥuyĥi,	
	Beaucoup	en se brûlant,	
Kuskan	illanku	ĥuhpa	sutinpi,
Ensemble	étincellent	d'un nouvel	éclat,
	Anĥa	kusĥipi.	
	Très	joyeusement.	

La construction logique est donc : Le soleil et la lune, en rivalisant sur son front, étincellent tous deux d'un nouvel éclat et très-joyeusement.

Ilampu fuhfianri hillu kayninpi; Misatan awan Yana yurajwan, llumpař rinrinpi Nanařtan rawran.	Sa chevelure soyeuse d'un noir sombre tombe en longues tresses Sur son cou dont elle fait res- sortir la blancheur.
615 behiprankuna, munay uyanpi, Kuyhin pařarin. Iskaymi Inti kikin nawinpi Ĥaymi sayarin ;	Ses sourcils embellissent sa figure comme deux arcs-en-ciel, Ses yeux étincellent comme deux soleils au lever de l'aurore ;
620 behiprallanri ĥakayka wařin Tukuy sipijmi. Ĥaypin munaypas llipipař qapřin Sonku sikijmi.	Et leurs cils sont des flèches ar- dentes et meurtrières. Plus d'un cœur s'offre gaiement à leurs traits.
Ařankaraypas sansan uyanpi Ritriwan kuska, 625 Mitun yurajpi, samı utqapi, Hinan rikuska.	Ses joues sont comme des roses tombées sur la neige, Et son visage, blanc et transpa- rent, est comme l'albâtre.

611-614. Mot à mot :

Ilampu	fuhfianri	hillu	kayninpi ;
Très-tendre,	sa chevelure,	très-noire	aussi ;
	Misatan	awan	
	Deux couleurs	tressent	
Yana	yurajwan	llumpař	rinrinpi
Le blanc	et le noir	derrière	l'oreille
	Nanařtan	rawran.	
	En s'accentuant l'un l'autre.		

Construction logique : Sa chevelure soyeuse est très-sombre. La blancheur de sa peau derrière l'oreille (c'est-à-dire la blancheur de son cou) et le noir de ses cheveux, s'entrelaçant ensemble, se font ressortir mutuellement.

623. La fleur *achancaray*, est très-commune au Cuzco. Elle se distingue par sa couleur rouge très-foncée dont les Indiens tiraient un extrait pour se peindre le visage. Nous donnons cette explication, parce que Tschudi nous parle ici d'une fleur blanche nuancée de rose, que nous ne connaissons pas du tout. Dans mon texte, on trouve *SANSAN*, verbe qui dérive de *SANSA*, feu, flamme, et non *SISAN*, 3<sup>e</sup> pers. sing. du prés. de l'ind. de *SISAY*, *éclore*, qui est sans doute une faute typographique. Il n'est pas conforme au génie de la langue quechua de supposer qu'une fleur puisse éclore de la neige.

625. Le mot *utq̃a*, qu'il ne faut pas confondre avec *utq̃u*, fleur de cotonnier, est le nom d'une espèce de marbre très-blanc et transparent, que nous avons rendu par albâtre, et qui, encore aujourd'hui, s'emploie au Cuzco pour faire les billes avec lesquelles jouent les enfants, et qu'on appelle simplement *las uscas*, en espagnolisant le mot. L'espèce de lupin à fleurs blanches dont parle Tschudi, et qu'il appelle *usca*, m'est absolument inconnue.

Sumaj siminpi kanpařmi paskan Riti piñita. Asispan kontun miskı samashan 630 Tukuy kitita.	Sa bouche entr'ouverte laisse voir deux rangées de perles. Et quand elle rit, son haleine em- baume tout autour d'elle.
Ilampu kunkanri kespi waylluska Parahay ritin. Utq̃u munaymi bashunwan kuska Huntan puririn.	Sa gorge est polie comme le cris- tal et blanche comme la neige. Ses deux seins charmants res- semblent à deux fleurs de coton- nier fraîchement écloses.
635 behi makinri llullu kayninpi Ĥullarınpunin. Rukanankuna paskakuyinpi Hullunkun kutin.	Au seul toucher de sa main si douce, je tressaille de plaisir. Ses doigts sont aussi blancs que des stalactites de glace.

627-630. *Piñi* ne désigne pas le collier lui-même, comme le suppose Tschudi, mais les grains de pierres fines dont il est formé; c'est pourquoi nous l'avons traduit par perles. Quand les grains sont d'une autre matière, généralement de petites baies, on les appelle *ruru*.

631-634. Mot à mot :

Ilampu	kunkanri	kespin	waylluska
Doux	son cou est	comme cristal	poli
	Parahay	ritin.	
	Et blanc	comme neige.	
Utq̃u	munaymi	bashunwan	kuska
Aux fleurs de coton	ravissantes	ses seins	semblables
	Huntan	puririn	
	Déjà pleins,	s'épanouissent.	

Tschudi, dans les deux premiers vers, nous parle d'un cou mou de cristal, et de neige blanche suspendue dans l'air. *Waylluska*, (participe passé de *waylluy*, *attendrir*) signifie *attendri*, *adouci*, et appliqué à une surface, *poli*. Dans le premier texte de Tschudi, on lisait *huattan*, au lieu de *huntan*, par suite d'une faute typographique qui avait changé *n* en *a*. Faute d'avoir remarqué cela, Tschudi a traduit ce mot par *chaque année*, comme s'il eût été écrit *sapa huata*, avec un seul *t*, car le *t* de ce mot se prononce comme en français; mais avec un double *tt*, *huatta* signifie *île*, comme on peut le voir dans Holguin, qui distingue parfaitement ces deux mots. Cette même erreur a conduit Tschudi à écrire constamment dans sa 2<sup>e</sup> Ed. *huatta*, signifiant *année*, avec le *t* modifié qu'il emploie pour le double *tt*, ce qui est une faute grave, que je n'ai encore vue dans aucun livre imprimé. *Huata* est d'un usage fréquent chez les Indiens, qui ne l'ont jamais prononcé comme *huatta*, *île*, avec le *t* guttural. Selon mon *Alphabet Quechua*, j'écris *Wata*, *année*, et *Wata*, *île*. Quiconque a vu les fleurs du cotonnier récemment épanouies, appréciera la justesse et la beauté de cette métaphore. Le mot *Wata*, *année*, au lieu de *hunta*, *plein*, non-seulement n'y ajoute rien, mais ne fait que la gêner. Dans ce passage, la finale *n* de *kespi* et de *riti*, équivaut à *comme*, et celle de *hunta*, à *déjà*.

Ollantay.  
 Ha ! Kusı-koyllur !  
 640 Rejsırhanfus kay takıjka  
 Sumayrıykita ?  
 Ripullahun kay llakıjka  
 Maytapas kita.  
 Ñokan kanta hınkahıyıkı.  
 645 Muspallasajna ;  
 Nokan kanta siprıyıkı  
 Wañullasajna.

OLLANTAİ.  
 Ah ! Mon Etoile de bonheur !  
 Celui qui chante là-bas, sait-il  
 combien tu es belle ?  
 Il me faut fuir d'ici et cacher ma  
 douleur.  
 L'idée d'avoir causé ta perte, me  
 rend fou ;  
 Et ta mort, dont je suis l'auteur,  
 me tuera.

[Dialogue second.]

OLLANTAİ, PIED-LÉGER.

Piki-Haki.  
 Sipınpunıha koyllurta,  
 Manan tutapas kanhanhu.  
 Ollantay.  
 650 İhaka rejsınkan Inka  
 Ollantaypa husashanta ;  
 Tukuytan tarınka awkanta  
 Tukuytajmı sakırınka.

PIED-LÉGER.  
 Peut-être Stella, ton étoile, est-elle  
 morte, car ton ciel est bien sombre.  
 OLLANTAİ.  
 Quand le monarque apprendra  
 bientôt qu'Ollantaı l'a abandonné,  
 Tous les miens vont aussi le quit-  
 ter pour se tourner contre lui.

Piki-Haki.  
 Hinantinmı munasunkı,  
 655 Anha kokuı kajtykiha :  
 Tukuytajmı rakıkunkı...  
 Ñokallapajtajmı miha.

PIED-LÉGER.  
 Tu as l'affection de tous,  
 Grâce à ta libéralité :  
 Car ta main est ouverte à tous...  
 Et n'est fermée que pour moi.

Ollantay.  
 İmapajmı kan munankı ?

OLLANTAİ.  
 De quoi as-tu besoin ?

658. On voit ici un exemple qui justifie une des diverses acceptions que nous avons données au mot *MUNAY* dans notre vocabulaire final; celle d'avoir besoin, désirer, vouloir quelque chose.

Piki-Haki.  
 İmapaj ? Haypaj, kaypaj,  
 660 Huhman pañata konaypaj.  
 Huh kollkıryta rikunanpaj,  
 Nokatarı manhananpaj.

PIED-LÉGER.  
 De quoi ? D'acheter ceci, cela...  
 D'offrir une parure à la petite... Et  
 puis, dame ! je voudrais faire son-  
 ner mon argent : ça donne de la  
 considération.

Ollantay.  
 Riña kayari,  
 Haywan tukuy manhasunkı

OLLANTAİ.  
 Sois donc brave,  
 Et tout le monde te craindra.

Piki-Haki.  
 665 Manan kay uyay haypajhu ;  
 Anhatan ñoka asını,  
 Anhatatajmi hasını ;  
 Lerqu kay manan nokajhu.  
 İma pinkullus wahamun,  
 670 Karımantakaman hamun.

PIED-LÉGER.  
 Mon visage ne s'accommode pas  
 de la bravoure; toujours gai et  
 prêt à rire, trop habitué à l'oisiveté,  
 je ne saurais froncer le sourcil.  
 Chut ! Je crois entendre au loin  
 le son plaintif du fifre.

668. Tschudi, dans sa 2<sup>e</sup> Éd., a substitué *keusu* (*keusu*) à *lerqu*, tous deux mots quechuas et presque synonymes. *keusu* veut dire *louche*, mot déplacé dans cet endroit; *lerqu*, *froncer le sourcil, regarder de travers*. Tschudi, avec son parti pris de changer tout ce qu'il n'a pas compris (et ici il avoue lui-même qu'il ne connaît pas ce mot) et avec son idée malheureuse de copier Nodal, nous donne une leçon fautive. Dans son Introduction, il a déjà fait du pauvre Pied-Léger un boiteux, et maintenant il lui donne des yeux louches. Evidemment, cet auteur, qui a une certaine connaissance lexicologique de la langue des Incas, est complètement étranger à son génie. En outre, le vers qu'il nous y donne, est très-obscur, car le verbe de la proposition ne s'y trouve pas.

669. Au lieu du mot *pinkullu*, on lit dans la 1<sup>re</sup> Éd. de Tschudi *piro*, *fifre*, et dans la 2<sup>me</sup>, il a copié la leçon de Markham, *pututu*, *trompette faite avec une conque marine*. Il est évident que *piro* est un mot espagnol, et pourtant Tschudi, qui est si sévère pour *MISI*, ne l'a pas compté au nombre des hispanismes qu'il trouve dans son premier texte. Comme le vers n'avait que sept syllabes d'après ce texte, on voit clairement que le mot *piro*, de deux syllabes, est une variante moderne à la place d'un autre mot de trois syllabes qui devait se trouver dans le texte original. Notre leçon *pinkullu*, qui a le même sens (*fifre*), nous semble plus acceptable que la leçon de Markham; car le verbe *wahamuy*, *pleurer*, pris au figuré, selon le génie de la langue quechua, s'applique beaucoup mieux au son du fifre qu'à celui de la trompette. Il est vrai que le vers 416 est contraire à cette assertion; mais nous croyons que tous les *quechuistes* s'accorderont avec nous pour trouver ce verbe, là aussi, un peu déplacé. Les verbes *kapariy*, *crier*, et *tojayay*, *éclater*, seraient plus acceptables pour exprimer le son du *pututu*.